

presque ÉQUIVALENT à celui de la parole. (Buff.) Qui a le même sens : Expressions ÉQUIVALENTES. — Géom. Qui a la même étendue, indépendamment de la forme, qui peut être différente : Deux figures sont égales lorsqu'elles sont à la fois semblables et ÉQUIVALENTES.

s. m. Objet d'équivalence. (De Malesherbes.) Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des ÉQUIVALENTS aux biens sur lesquels vous avez compté. (Mme de Lambert.) Après plusieurs années de mariage, la plus délicate femme de la terre est pour un mari l'ÉQUIVALENT de la plus laide. (Balz.) Dans la société moderne, on ne reçoit que l'ÉQUIVALENT de ce qu'on donne. (Mich. Chev.) L'enfant, voilà le précieux ÉQUIVALENT des souffrances et des périls que l'amour fait affronter à la femme. (Michelet.)

Assurément, chez moi, je vous mettrais dehors ; Chez vous, Monsieur, je fais l'ÉQUIVALENT : je sors. E. ANTON.

1. Objet de même sens, de même signification, employé dans les sciences. Il a dit cela ou l'ÉQUIVALENT. Ce mot n'a pas d'ÉQUIVALENT. — Littér. Expression ou locution qui n'est pas identique pour le sens littéral à une autre expression ou à une autre locution, mais qui en remplace dans certaines circonstances : En général, les propositions doivent se traduire non à la lettre, mais par des ÉQUIVALENTS qui soient aussi des preuves.

— Mécan. Nom donné à des systèmes de forces qui ont une même résultante de translation et un même moment résultant pour un point quelconque.

— Chim. Nom donné à des nombres qui expriment les rapports suivant lesquels les éléments peuvent se remplacer dans les combinaisons chimiques.

— Encycl. Mécan. On appelle ÉQUIVALENTS deux systèmes de forces dont l'un, appliqué à un corps invariable en équilibre, peut être remplacé par l'autre sans que l'équilibre soit troublé. Les caractères de l'équivalence se reconnaît à ce que : 1° les sommes algébriques des composantes, suivant les axes coordonnés, sont égales dans les deux systèmes ; 2° les sommes des moments des forces, par rapport à trois axes rectangulaires, sont égales dans les deux systèmes. Les quantités de travail dues à des systèmes ÉQUIVALENTS de forces sont égales. On peut donc, dans le calcul du travail des machines, remplacer une force par ses composantes ou celles-ci par leur résultante ; on peut transporter le point d'application de la force sur sa direction, et dans un corps qui tourne autour d'un axe, on peut remplacer une force par une autre force qui ait le même moment par rapport à cet axe. Si X, Y, Z désignent les composantes suivant trois axes fixes de la force R, qui agit en A, et si x, y, z sont les points d'une machine, fait parcourir à ce point, dans sa propre direction, un chemin infiniment petit dx, et si x, y, z sont les coordonnées de ce point, on a

$$\int Rdx = \int Xdx + \int Ydy + \int Zdz,$$

c'est-à-dire que le travail de la résultante est égal à la somme des travaux de ses composantes. Dans les applications de la mécanique à la recherche des tensions et des pressions qu'une force exercée sur les diverses parties d'un corps, il faut procéder avec circonspection quand il s'agit de remplacer une résultante par ses composantes, ou inversement, ou plus généralement toutes les fois que l'on voudra substituer un groupe de forces à un autre groupe ÉQUIVALENT. Dans ce genre de recherches, la condition pour que deux groupes de forces soient réellement ÉQUIVALENTS est que les valeurs fournies par les deux groupes pour les efforts intérieurs soient constamment les mêmes dans toutes les sections. Ainsi, on peut remplacer, par exemple, une résultante par ses composantes, sous la condition indispensable que les unes et les autres restent dans la même section.

— Géom. Deux polygones ÉQUIVALENTS en surface peuvent toujours être décomposés en parties égales et superposables ; au contraire, deux surfaces planes terminées par des contours courvilignes, ne peuvent généralement pas, quoiqu'ÉQUIVALENTS, être décomposées en parties superposables.

La propriété des polygones de pouvoir être superposés par parties, lorsqu'ils sont ÉQUIVALENTS, ne se retrouve pas dans les polyèdres, au moins d'une manière générale ; elle est propre aux prismes de même hauteur.

— Chim. I. DE L'ÉQUIVALENCE DANS LES SÉZES ANCIENS. On a donné ce nom à des nombres qui expriment les rapports suivant lesquels les éléments peuvent se remplacer dans les combinaisons chimiques. Essayons d'abord de préciser cette définition par quelques exemples, nous la discuterons ensuite.

Si l'on fait dissoudre dans l'eau du bichlorure de mercure, et si l'on place dans cette solution un morceau de zinc, on verra cette dernière se blanchir, tandis que le liquide bleue, et cela sans qu'il y ait le moindre dégagement de chlorure. Au bout d'un temps plus ou moins long, tout le mercure se trouve précipité et remplacé dans la liqueur par une quantité ÉQUIVALENTE de cuivre. Si, à ce moment, on fait l'analyse de la dissolution pour connaître la quantité de cuivre qu'elle renferme, et que

d'ailleurs on détermine aussi le poids du mercure précipité, on trouvera que le rapport entre les poids de ces métaux est précisément par les nombres 31,50 et 100 ; c'est-à-dire que, pour 100 parties de mercure précipité, il se sera dissous 31,50 de cuivre, ce rapport restant le même dans quelle condition que l'on se place et toujours sans qu'on observe le plus léger dégagement de chlorure.

Que l'on prenne en second lieu un morceau de fer, et qu'on le plonge dans une dissolution de chlorure cuivrique qui renferme 31,50 parties de cuivre, ce dernier métal se précipite à l'état métallique et le fer entrera en dissolution. En dosant le fer dissous, on trouvera que les 31,50 parties de cuivre auront été remplacées par 28 de fer, ce rapport restant le même, dans quelque condition que l'on se place, et la précipitation, comme dans le premier cas, ne s'accompagnant d'aucun dégagement de chlorure.

Enfin, que l'on prenne 28 parties de fer et qu'on les mette dans un excès d'acide chlorhydrique, on verra le fer se dissoudre et du gaz hydrogène se dégager. En recueillant le gaz devenu libre et en mesurant le volume de manière à pouvoir en calculer le poids, on verra que ce poids est égal à 1. Donc 100 de mercure ont été remplacés par 31,50 de cuivre, auquel se sont substitués 28 de fer, et, d'autre part, 28 de fer, en agissant sur le paradé chlorhydrique, se sont substitués à 1 d'hydrogène. Nous en concluons d'abord que 100 de mercure, 31,50 de cuivre, 28 de fer et 1 d'hydrogène s'équivalent comme étant susceptibles de saturer la même quantité en poids de chlorure. Les nombres 100, 31,50, 28 et 1, qui expriment les rapports suivant lesquels le mercure, le cuivre, le fer et l'hydrogène se remplacent dans les combinaisons chimiques, s'appellent les ÉQUIVALENTS de l'atome.

Ainsi l'on dira que l'équivalent de l'hydrogène est 1, celui du cuivre est 31,50, celui du mercure 100, celui du fer 28, etc. Il est bien entendu que ce ne sont pas les poids absolus, mais seulement des rapports, et que si l'on doublait l'un d'eux, on devrait par cela même doubler tous les autres. En outre, l'unité adoptée pour exprimer ces rapports est tout à fait arbitraire. Au lieu de rapporter les ÉQUIVALENTS de tous les corps à celui de l'hydrogène, on pourrait les rapporter à celui de l'oxygène = 100, comme on l'a fait pendant longtemps, ou à celui de tout autre corps simple. On adopte l'hydrogène pour une unité, que, de tous les corps connus, c'est celui qui a l'équivalent le plus faible, et que, par suite, on donne ainsi aux nombres qui expriment les ÉQUIVALENTS des autres corps des valeurs moins élevées, ce qui rend ces nombres plus faciles à introduire dans les calculs.

— Détermination des ÉQUIVALENTS. Pour déterminer l'équivalent d'un corps quelconque, il suffit de déterminer par l'analyse la quantité de ce corps qui s'unit à la même quantité de chlorure ou d'oxygène qui sont capables de se combiner avec 1 d'hydrogène. Ainsi, la quantité de chlorure qui se combine avec 1 d'hydrogène pour former l'acide chlorhydrique étant 35,5, et la quantité d'oxygène qui forme de l'eau avec 1 d'hydrogène étant 8, on dira que l'équivalent d'un corps est la quantité de ce corps qui est susceptible de se combiner à 35,5 de chlorure ou à 8 d'oxygène. La détermination de l'équivalent d'un corps simple se réduira dès lors à l'analyse quantitative d'un chlorure ou d'un oxyde. Si, par exemple, on veut connaître l'équivalent de l'argent, on analysera le chlorure argenteux et l'on verra que, pour chaque 35,5 parties de chlorure, ce chlorure renferme 108 parties d'argent ; 108 représentera l'équivalent cherché.

— Discussion de la notion d'équivalence. La notion d'équivalence, ainsi définie d'après la plupart des chimistes qui s'en sont occupés, n'est point précise, car elle nous oblige à considérer un grand nombre de corps comme ayant plusieurs ÉQUIVALENTS. Le cuivre forme, par exemple, avec le chlorure, deux chlorures, un chlorure cuivrique et un chlorure cuivrique. Le chlorure cuivrique renferme 63 parties de cuivre, ce qui est le double de la quantité de cuivre qui s'unit à 1 d'hydrogène, et 31,5 parties de chlorure, ce qui est le double de la quantité de chlorure qui s'unit à 1 d'hydrogène. En présence de ces contradictions, on a cherché à établir une convention et l'on a dit : Toutes les fois qu'un élément se combinera en plusieurs proportions avec l'oxygène ou le chlorure, on choisira pour ÉQUIVALENT de cet élément la plus petite quantité qui soit capable d'entrer en combinaison avec 8 d'oxygène ou 31,50 de chlorure. Dans l'exemple précédent, on choisit pour ÉQUIVALENT du cuivre le nombre 31,50 qui, avec 35,50 de chlorure ou 8 d'oxygène, donne le chlorure ou l'oxyde cuivrique.

Comme le fait fort judicieusement remarquer M. Grimaux dans ce qui précède, ces ÉQUIVALENTS, atomes, molécules, c'est-à-dire, est à l'encontre de la notion d'équivalent ; elle méconnaît justement ce qu'elle veut établir, l'équivalence des corps relativement les uns aux autres : elle se contente de marquer un rapport pondéral, un nombre proportionnel. Elle dit seulement que la plus petite quantité de cuivre qui se combine avec 8 d'oxygène

est égale à 31,5 ; mais, comme l'oxyde d'argent renferme 8 d'oxygène et 108 d'argent, l'on s'est tenu à une convention unique, on n'aurait rien de net, et l'on s'exposerait, s'y astreignant exactement, à faire varier chaque jour les nombres adoptés comme exprimant les ÉQUIVALENTS des corps simples, et, dans tous les cas, à masquer des analogies d'une importance capitale.

Citons un exemple. Lorsqu'on a établi les nombres proportionnels, on connaît plusieurs combinaisons oxygénées du chlorure, dont la moins oxygénée, l'acide hypochlorhydrique, renferme 35,5 de chlorure et 8 d'oxygène. L'équivalent du chlorure de ce composé était conséquemment 35,5, et les formules des divers composés oxygénés du chlorure devenaient ClO, ClO₂, ClO₃, ClO₄, etc. D'autre part, on connaissait à l'époque une seule combinaison d'iode et d'oxygène, l'acide iodique, qui, à l'état anhydre, renferme 25,4 d'iode pur et 8 d'oxygène. En se fondant sur la même convention que pour le chlorure, on aurait dû adopter pour l'équivalent de l'iode le nombre 25,4 et écrire l'acide iodique (I). Ce nombre masquait évidemment toutes les analogies, il n'est pas douteux que l'acide iodique ne corresponde à l'acide chlorhydrique le démontre, et d'ailleurs, nous ne laissons aucun doute dans l'esprit, on obtient l'acide iodique, sans dégagement d'oxygène, en déplaçant le chlorure de l'acide chlorhydrique par l'iode, tandis que c'est de l'acide hypochlorhydrique qu'il faudrait partir pour obtenir le corps si la formule était I. Voullait-on même négliger ces analogies et s'en tenir au simple rapport numérique, on devrait changer l'équivalent d'un corps à chaque nouvelle combinaison découverte. Dans l'exemple cité, on aurait dû accepter successivement, pour l'équivalent de l'iode, les nombres 31,75, puis 42,35, enfin 52,95, et enfin 127, à cause des composés moins oxygénés correspondants à l'hyposulfite, à l'acide hypochlorhydrique anhydre, au peroxyde de chlorure et à l'acide perchlorhydrique. La convention précitée pour FeO, Fe₂O₃ et Fe₃O₄ est d'ailleurs la seule qui peut être résuimée ainsi : elle fait passer maître des rapports pondéraux, mais elle méconnaît les rapports d'équivalents ; applique-t-on, au contraire, la notion d'équivalence, elle donne des nombres variables.

— Équivalents des corps composés. Si l'on considère qu'une même quantité d'acide sulfurique supposé anhydre, soit 40, est neutralisée par 116 parties d'oxyde d'argent, 111,5 parties d'oxyde de plomb, 47 d'oxyde de potassium, 38,5 d'oxyde de cuivre, etc., on est logiquement obligé, dans les combinaisons obtenues, les quantités ci-dessus mentionnées d'oxydes d'argent, de plomb, de potassium et de cuivre, etc., sont ÉQUIVALENTS. Si, d'autre part, on cherche à saturer une même quantité d'oxyde d'argent, 116, par exemple, par de l'acide azotique, par de l'acide carbonique ou par de l'acide chlorhydrique, on trouvera qu'il faut employer 54 du premier de ces acides, 22 d'acide carbonique et 75,7 d'acide chlorhydrique. Ici encore on pourra, dans une certaine mesure, dire que ces quantités s'équivalent. Mais les chimistes ont déterminé les ÉQUIVALENTS ne se sont pas bornés à ces acides ; ils ont admis que 116 parties d'oxyde d'argent sont ÉQUIVALENTS à 40 parties d'acide sulfurique, ce qui n'a aucun sens. Ici encore ils ont confondu la notion d'équivalence avec la notion de nombre proportionnel. Entre un acide et un autre, le nombre proportionnel, puisque ces corps se combinent dans un rapport constant ; mais il ne saurait y avoir d'équivalence, puisque les fonctions des deux classes de corps sont différentes, et que l'équivalence suppose une analogie de fonctions, une substitution possible.

— Discussion de la théorie des ÉQUIVALENTS. La notion d'équivalence, restreinte aux groupes de corps dont les fonctions sont les mêmes, présente une idée vraie, mais une idée incomplète, puisqu'elle ne nous fournit rien sur les combinaisons que peuvent former entre eux des corps appartenant à deux groupes différents. Les nombres proportionnels, au contraire, ont toute la valeur d'un fait ; ils expriment des valeurs numériques d'une grande importance, sans lesquelles tout système métallurgique ou chimique n'est impossible ; mais, réduits à eux-mêmes, ils n'indiquent aucune analogie entre les composés chimiques ; les formules qu'ils donnent se résument à exprimer la composition centésimale d'une substance d'une manière abrégée. Cet inconvénient a été instinctivement senti par les chimistes qui ont accepté et accepté encore la notation en nombres proportionnels, ou, comme ils disent improprement, en ÉQUIVALENTS ; aussi ces chimistes ont-ils instinctivement remplacé la composition des corps. L'oxyde de carbone contenant 6 de carbone et 8 d'oxygène, on l'écrivit CO, et l'on prit 6 pour le nombre proportionnel de carbone, ou 2/3, et 8 pour le nombre proportionnel de l'oxygène, ou 2, et l'on écrivit C₂O₃. On ne saurait donc dire que l'équivalence est devenue une fiction.

Pretons encore un exemple, le sesquioxide de fer. Cet oxyde renferme 18,66 de fer pour 8 d'oxygène, tandis que le protoxyde, qui est le plus simple, en renferme 28 du même métal. L'équivalent du fer déduit de la règle citée plus haut a été fait égal à 28, et la formule du sesquioxide est devenue Fe₂O₃. Si maintenant nous combinons

l'acide sulfurique avec le protoxyde et le sesquioxide de fer, nous trouvons que, pour saturer 8 de fer, il faut une quantité unique, on n'aurait rien de net, et l'on s'exposerait, s'y astreignant exactement, à faire varier chaque jour les nombres adoptés comme exprimant les ÉQUIVALENTS des corps simples, et, dans tous les cas, à masquer des analogies d'une importance capitale.

Citons un exemple. Lorsqu'on a établi les nombres proportionnels, on connaît plusieurs combinaisons oxygénées du chlorure, dont la moins oxygénée, l'acide hypochlorhydrique, renferme 35,5 de chlorure et 8 d'oxygène. L'équivalent du chlorure de ce composé était conséquemment 35,5, et les formules des divers composés oxygénés du chlorure devenaient ClO, ClO₂, ClO₃, ClO₄, etc. D'autre part, on connaissait à l'époque une seule combinaison d'iode et d'oxygène, l'acide iodique, qui, à l'état anhydre, renferme 25,4 d'iode pur et 8 d'oxygène. En se fondant sur la même convention que pour le chlorure, on aurait dû adopter pour l'équivalent de l'iode le nombre 25,4 et écrire l'acide iodique (I). Ce nombre masquait évidemment toutes les analogies, il n'est pas douteux que l'acide iodique ne corresponde à l'acide chlorhydrique le démontre, et d'ailleurs, nous ne laissons aucun doute dans l'esprit, on obtient l'acide iodique, sans dégagement d'oxygène, en déplaçant le chlorure de l'acide chlorhydrique par l'iode, tandis que c'est de l'acide hypochlorhydrique qu'il faudrait partir pour obtenir le corps si la formule était I. Voullait-on même négliger ces analogies et s'en tenir au simple rapport numérique, on devrait changer l'équivalent d'un corps à chaque nouvelle combinaison découverte. Dans l'exemple cité, on aurait dû accepter successivement, pour l'équivalent de l'iode, les nombres 31,75, puis 42,35, enfin 52,95, et enfin 127, à cause des composés moins oxygénés correspondants à l'hyposulfite, à l'acide hypochlorhydrique anhydre, au peroxyde de chlorure et à l'acide perchlorhydrique. La convention précitée pour FeO, Fe₂O₃ et Fe₃O₄ est d'ailleurs la seule qui peut être résuimée ainsi : elle fait passer maître des rapports pondéraux, mais elle méconnaît les rapports d'équivalents ; applique-t-on, au contraire, la notion d'équivalence, elle donne des nombres variables.

— Équivalents des corps composés. Si l'on considère qu'une même quantité d'acide sulfurique supposé anhydre, soit 40, est neutralisée par 116 parties d'oxyde d'argent, 111,5 parties d'oxyde de plomb, 47 d'oxyde de potassium, 38,5 d'oxyde de cuivre, etc., on est logiquement obligé, dans les combinaisons obtenues, les quantités ci-dessus mentionnées d'oxydes d'argent, de plomb, de potassium et de cuivre, etc., sont ÉQUIVALENTS. Si, d'autre part, on cherche à saturer une même quantité d'oxyde d'argent, 116, par exemple, par de l'acide azotique, par de l'acide carbonique ou par de l'acide chlorhydrique, on trouvera qu'il faut employer 54 du premier de ces acides, 22 d'acide carbonique et 75,7 d'acide chlorhydrique. Ici encore on pourra, dans une certaine mesure, dire que ces quantités s'équivalent. Mais les chimistes ont déterminé les ÉQUIVALENTS ne se sont pas bornés à ces acides ; ils ont admis que 116 parties d'oxyde d'argent sont ÉQUIVALENTS à 40 parties d'acide sulfurique, ce qui n'a aucun sens. Ici encore ils ont confondu la notion d'équivalence avec la notion de nombre proportionnel. Entre un acide et un autre, le nombre proportionnel, puisque ces corps se combinent dans un rapport constant ; mais il ne saurait y avoir d'équivalence, puisque les fonctions des deux classes de corps sont différentes, et que l'équivalence suppose une analogie de fonctions, une substitution possible.

— Discussion de la théorie des ÉQUIVALENTS. La notion d'équivalence, restreinte aux groupes de corps dont les fonctions sont les mêmes, présente une idée vraie, mais une idée incomplète, puisqu'elle ne nous fournit rien sur les combinaisons que peuvent former entre eux des corps appartenant à deux groupes différents. Les nombres proportionnels, au contraire, ont toute la valeur d'un fait ; ils expriment des valeurs numériques d'une grande importance, sans lesquelles tout système métallurgique ou chimique n'est impossible ; mais, réduits à eux-mêmes, ils n'indiquent aucune analogie entre les composés chimiques ; les formules qu'ils donnent se résument à exprimer la composition centésimale d'une substance d'une manière abrégée. Cet inconvénient a été instinctivement senti par les chimistes qui ont accepté et accepté encore la notation en nombres proportionnels, ou, comme ils disent improprement, en ÉQUIVALENTS ; aussi ces chimistes ont-ils instinctivement remplacé la composition des corps. L'oxyde de carbone contenant 6 de carbone et 8 d'oxygène, on l'écrivit CO, et l'on prit 6 pour le nombre proportionnel de carbone, ou 2/3, et 8 pour le nombre proportionnel de l'oxygène, ou 2, et l'on écrivit C₂O₃. On ne saurait donc dire que l'équivalence est devenue une fiction.

Pretons encore un exemple, le sesquioxide de fer. Cet oxyde renferme 18,66 de fer pour 8 d'oxygène, tandis que le protoxyde, qui est le plus simple, en renferme 28 du même métal. L'équivalent du fer déduit de la règle citée plus haut a été fait égal à 28, et la formule du sesquioxide est devenue Fe₂O₃. Si maintenant nous combinons

l'acide sulfurique avec le protoxyde et le sesquioxide de fer, nous trouvons que, pour saturer 8 de fer, il faut une quantité unique, on n'aurait rien de net, et l'on s'exposerait, s'y astreignant exactement, à faire varier chaque jour les nombres adoptés comme exprimant les ÉQUIVALENTS des corps simples, et, dans tous les cas, à masquer des analogies d'une importance capitale.

Citons un exemple. Lorsqu'on a établi les nombres proportionnels, on connaît plusieurs combinaisons oxygénées du chlorure, dont la moins oxygénée, l'acide hypochlorhydrique, renferme 35,5 de chlorure et 8 d'oxygène. L'équivalent du chlorure de ce composé était conséquemment 35,5, et les formules des divers composés oxygénés du chlorure devenaient ClO, ClO₂, ClO₃, ClO₄, etc. D'autre part, on connaissait à l'époque une seule combinaison d'iode et d'oxygène, l'acide iodique, qui, à l'état anhydre, renferme 25,4 d'iode pur et 8 d'oxygène. En se fondant sur la même convention que pour le chlorure, on aurait dû adopter pour l'équivalent de l'iode le nombre 25,4 et écrire l'acide iodique (I). Ce nombre masquait évidemment toutes les analogies, il n'est pas douteux que l'acide iodique ne corresponde à l'acide chlorhydrique le démontre, et d'ailleurs, nous ne laissons aucun doute dans l'esprit, on obtient l'acide iodique, sans dégagement d'oxygène, en déplaçant le chlorure de l'acide chlorhydrique par l'iode, tandis que c'est de l'acide hypochlorhydrique qu'il faudrait partir pour obtenir le corps si la formule était I. Voullait-on même négliger ces analogies et s'en tenir au simple rapport numérique, on devrait changer l'équivalent d'un corps à chaque nouvelle combinaison découverte. Dans l'exemple cité, on aurait dû accepter successivement, pour l'équivalent de l'iode, les nombres 31,75, puis 42,35, enfin 52,95, et enfin 127, à cause des composés moins oxygénés correspondants à l'hyposulfite, à l'acide hypochlorhydrique anhydre, au peroxyde de chlorure et à l'acide perchlorhydrique. La convention précitée pour FeO, Fe₂O₃ et Fe₃O₄ est d'ailleurs la seule qui peut être résuimée ainsi : elle fait passer maître des rapports pondéraux, mais elle méconnaît les rapports d'équivalents ; applique-t-on, au contraire, la notion d'équivalence, elle donne des nombres variables.

— Équivalents des corps composés. Si l'on considère qu'une même quantité d'acide sulfurique supposé anhydre, soit 40, est neutralisée par 116 parties d'oxyde d'argent, 111,5 parties d'oxyde de plomb, 47 d'oxyde de potassium, 38,5 d'oxyde de cuivre, etc., on est logiquement obligé, dans les combinaisons obtenues, les quantités ci-dessus mentionnées d'oxydes d'argent, de plomb, de potassium et de cuivre, etc., sont ÉQUIVALENTS. Si, d'autre part, on cherche à saturer une même quantité d'oxyde d'argent, 116, par exemple, par de l'acide azotique, par de l'acide carbonique ou par de l'acide chlorhydrique, on trouvera qu'il faut employer 54 du premier de ces acides, 22 d'acide carbonique et 75,7 d'acide chlorhydrique. Ici encore on pourra, dans une certaine mesure, dire que ces quantités s'équivalent. Mais les chimistes ont déterminé les ÉQUIVALENTS ne se sont pas bornés à ces acides ; ils ont admis que 116 parties d'oxyde d'argent sont ÉQUIVALENTS à 40 parties d'acide sulfurique, ce qui n'a aucun sens. Ici encore ils ont confondu la notion d'équivalence avec la notion de nombre proportionnel. Entre un acide et un autre, le nombre proportionnel, puisque ces corps se combinent dans un rapport constant ; mais il ne saurait y avoir d'équivalence, puisque les fonctions des deux classes de corps sont différentes, et que l'équivalence suppose une analogie de fonctions, une substitution possible.

— Discussion de la théorie des ÉQUIVALENTS. La notion d'équivalence, restreinte aux groupes de corps dont les fonctions sont les mêmes, présente une idée vraie, mais une idée incomplète, puisqu'elle ne nous fournit rien sur les combinaisons que peuvent former entre eux des corps appartenant à deux groupes différents. Les nombres proportionnels, au contraire, ont toute la valeur d'un fait ; ils expriment des valeurs numériques d'une grande importance, sans lesquelles tout système métallurgique ou chimique n'est impossible ; mais, réduits à eux-mêmes, ils n'indiquent aucune analogie entre les composés chimiques ; les formules qu'ils donnent se résument à exprimer la composition centésimale d'une substance d'une manière abrégée. Cet inconvénient a été instinctivement senti par les chimistes qui ont accepté et accepté encore la notation en nombres proportionnels, ou, comme ils disent improprement, en ÉQUIVALENTS ; aussi ces chimistes ont-ils instinctivement remplacé la composition des corps. L'oxyde de carbone contenant 6 de carbone et 8 d'oxygène, on l'écrivit CO, et l'on prit 6 pour le nombre proportionnel de carbone, ou 2/3, et 8 pour le nombre proportionnel de l'oxygène, ou 2, et l'on écrivit C₂O₃. On ne saurait donc dire que l'équivalence est devenue une fiction.

Pretons encore un exemple, le sesquioxide de fer. Cet oxyde renferme 18,66 de fer pour 8 d'oxygène, tandis que le protoxyde, qui est le plus simple, en renferme 28 du même métal. L'équivalent du fer déduit de la règle citée plus haut a été fait égal à 28, et la formule du sesquioxide est devenue Fe₂O₃. Si maintenant nous combinons

l'acide sulfurique avec le protoxyde et le sesquioxide de fer, nous trouvons que, pour saturer 8 de fer, il faut une quantité unique, on n'aurait rien de net, et l'on s'exposerait, s'y astreignant exactement, à faire varier chaque jour les nombres adoptés comme exprimant les ÉQUIVALENTS des corps simples, et, dans tous les cas, à masquer des analogies d'une importance capitale.

Citons un exemple. Lorsqu'on a établi les nombres proportionnels, on connaît plusieurs combinaisons oxygénées du chlorure, dont la moins oxygénée, l'acide hypochlorhydrique, renferme 35,5 de chlorure et 8 d'oxygène. L'équivalent du chlorure de ce composé était conséquemment 35,5, et les formules des divers composés oxygénés du chlorure devenaient ClO, ClO₂, ClO₃, ClO₄, etc. D'autre part, on connaissait à l'époque une seule combinaison d'iode et d'oxygène, l'acide iodique, qui, à l'état anhydre, renferme 25,4 d'iode pur et 8 d'oxygène. En se fondant sur la même convention que pour le chlorure, on aurait dû adopter pour l'équivalent de l'iode le nombre 25,4 et écrire l'acide iodique (I). Ce nombre masquait évidemment toutes les analogies, il n'est pas douteux que l'acide iodique ne corresponde à l'acide chlorhydrique le démontre, et d'ailleurs, nous ne laissons aucun doute dans l'esprit, on obtient l'acide iodique, sans dégagement d'oxygène, en déplaçant le chlorure de l'acide chlorhydrique par l'iode, tandis que c'est de l'acide hypochlorhydrique qu'il faudrait partir pour obtenir le corps si la formule était I. Voullait-on même négliger ces analogies et s'en tenir au simple rapport numérique, on devrait changer l'équivalent d'un corps à chaque nouvelle combinaison découverte. Dans l'exemple cité, on aurait dû accepter successivement, pour l'équivalent de l'iode, les nombres 31,75, puis 42,35, enfin 52,95, et enfin 127, à cause des composés moins oxygénés correspondants à l'hyposulfite, à l'acide hypochlorhydrique anhydre, au peroxyde de chlorure et à l'acide perchlorhydrique. La convention précitée pour FeO, Fe₂O₃ et Fe₃O₄ est d'ailleurs la seule qui peut être résuimée ainsi : elle fait passer maître des rapports pondéraux, mais elle méconnaît les rapports d'équivalents ; applique-t-on, au contraire, la notion d'équivalence, elle donne des nombres variables.

— Équivalents des corps composés. Si l'on considère qu'une même quantité d'acide sulfurique supposé anhydre, soit 40, est neutralisée par 116 parties d'oxyde d'argent, 111,5 parties d'oxyde de plomb, 47 d'oxyde de potassium, 38,5 d'oxyde de cuivre, etc., on est logiquement obligé, dans les combinaisons obtenues, les quantités ci-dessus mentionnées d'oxydes d'argent, de plomb, de potassium et de cuivre, etc., sont ÉQUIVALENTS. Si, d'autre part, on cherche à saturer une même quantité d'oxyde d'argent, 116, par exemple, par de l'acide azotique, par de l'acide carbonique ou par de l'acide chlorhydrique, on trouvera qu'il faut employer 54 du premier de ces acides, 22 d'acide carbonique et 75,7 d'acide chlorhydrique. Ici encore on pourra, dans une certaine mesure, dire que ces quantités s'équivalent. Mais les chimistes ont déterminé les ÉQUIVALENTS ne se sont pas bornés à ces acides ; ils ont admis que 116 parties d'oxyde d'argent sont ÉQUIVALENTS à 40 parties d'acide sulfurique, ce qui n'a aucun sens. Ici encore ils ont confondu la notion d'équivalence avec la notion de nombre proportionnel. Entre un acide et un autre, le nombre proportionnel, puisque ces corps se combinent dans un rapport constant ; mais il ne saurait y avoir d'équivalence, puisque les fonctions des deux classes de corps sont différentes, et que l'équivalence suppose une analogie de fonctions, une substitution possible.

— Discussion de la théorie des ÉQUIVALENTS. La notion d'équivalence, restreinte aux groupes de corps dont les fonctions sont les mêmes, présente une idée vraie, mais une idée incomplète, puisqu'elle ne nous fournit rien sur les combinaisons que peuvent former entre eux des corps appartenant à deux groupes différents. Les nombres proportionnels, au contraire, ont toute la valeur d'un fait ; ils expriment des valeurs numériques d'une grande importance, sans lesquelles tout système métallurgique ou chimique n'est impossible ; mais, réduits à eux-mêmes, ils n'indiquent aucune analogie entre les composés chimiques ; les formules qu'ils donnent se résument à exprimer la composition centésimale d'une substance d'une manière abrégée. Cet inconvénient a été instinctivement senti par les chimistes qui ont accepté et accepté encore la notation en nombres proportionnels, ou, comme ils disent improprement, en ÉQUIVALENTS ; aussi ces chimistes ont-ils instinctivement remplacé la composition des corps. L'oxyde de carbone contenant 6 de carbone et 8 d'oxygène, on l'écrivit CO, et l'on prit 6 pour le nombre proportionnel de carbone, ou 2/3, et 8 pour le nombre proportionnel de l'oxygène, ou 2, et l'on écrivit C₂O₃. On ne saurait donc dire que l'équivalence est devenue une fiction.

Pretons encore un exemple, le sesquioxide de fer. Cet oxyde renferme 18,66 de fer pour 8 d'oxygène, tandis que le protoxyde, qui est le plus simple, en renferme 28 du même métal. L'équivalent du fer déduit de la règle citée plus haut a été fait égal à 28, et la formule du sesquioxide est devenue Fe₂O₃. Si maintenant nous combinons

l'acide sulfurique avec le protoxyde et le sesquioxide de fer, nous trouvons que, pour saturer 8 de fer, il faut une quantité unique, on n'aurait rien de net, et l'on s'exposerait, s'y astreignant exactement, à faire varier chaque jour les nombres adoptés comme exprimant les ÉQUIVALENTS des corps simples, et, dans tous les cas, à masquer des analogies d'une importance capitale.

Citons un exemple. Lorsqu'on a établi les nombres proportionnels, on connaît plusieurs combinaisons oxygénées du chlorure, dont la moins oxygénée, l'acide hypochlorhydrique, renferme 35,5 de chlorure et 8 d'oxygène. L'équivalent du chlorure de ce composé était conséquemment 35,5, et les formules des divers composés oxygénés du chlorure devenaient ClO, ClO₂, ClO₃, ClO₄, etc. D'autre part, on connaissait à l'époque une seule combinaison d'iode et d'oxygène, l'acide iodique, qui, à l'état anhydre, renferme 25,4 d'iode pur et 8 d'oxygène. En se fondant sur la même convention que pour le chlorure, on aurait dû adopter pour l'équivalent de l'iode le nombre 25,4 et écrire l'acide iodique (I). Ce nombre masquait évidemment toutes les analogies, il n'est pas douteux que l'acide iodique ne corresponde à l'acide chlorhydrique le démontre, et d'ailleurs, nous ne laissons aucun doute dans l'esprit, on obtient l'acide iodique, sans dégagement d'oxygène, en déplaçant le chlorure de l'acide chlorhydrique par l'iode, tandis que c'est de l'acide hypochlorhydrique qu'il faudrait partir pour obtenir le corps si la formule était I. Voullait-on même négliger ces analogies et s'en tenir au simple rapport numérique, on devrait changer l'équivalent d'un corps à chaque nouvelle combinaison découverte. Dans l'exemple cité, on aurait dû accepter successivement, pour l'équivalent de l'iode, les nombres 31,75, puis 42,35, enfin 52,95, et enfin 127, à cause des composés moins oxygénés correspondants à l'hyposulfite, à l'acide hypochlorhydrique anhydre, au peroxyde de chlorure et à l'acide perchlorhydrique. La convention précitée pour FeO, Fe₂O₃ et Fe₃O₄ est d'ailleurs la seule qui peut être résuimée ainsi : elle fait passer maître des rapports pondéraux, mais elle méconnaît les rapports d'équivalents ; applique-t-on, au contraire, la notion d'équivalence, elle donne des nombres variables.

— Équivalents des corps composés. Si l'on considère qu'une même quantité d'acide sulfurique supposé anhydre, soit 40, est neutralisée par 116 parties d'oxyde d'argent, 111,5 parties d'oxyde de plomb, 47 d'oxyde de potassium, 38,5 d'oxyde de cuivre, etc., on est logiquement obligé, dans les combinaisons obtenues, les quantités ci-dessus mentionnées d'oxydes d'argent, de plomb, de potassium et de cuivre, etc., sont ÉQUIVALENTS. Si, d'autre part, on cherche à saturer une même quantité d'oxyde d'argent, 116, par exemple, par de l'acide azotique, par de l'acide carbonique ou par de l'acide chlorhydrique, on trouvera qu'il faut employer 54 du premier de ces acides, 22 d'acide carbonique et 75,7 d'acide chlorhydrique. Ici encore on pourra, dans une certaine mesure, dire que ces quantités s'équivalent. Mais les chimistes ont déterminé les ÉQUIVALENTS ne se sont pas bornés à ces acides ; ils ont admis que 116 parties d'oxyde d'argent sont ÉQUIVALENTS à 40 parties d'acide sulfurique, ce qui n'a aucun sens. Ici encore ils ont confondu la notion d'équivalence avec la notion de nombre proportionnel. Entre un acide et un autre, le nombre proportionnel, puisque ces corps se combinent dans un rapport constant ; mais il ne saurait y avoir d'équivalence, puisque les fonctions des deux classes de corps sont différentes, et que l'équivalence suppose une analogie de fonctions, une substitution possible.

— Discussion de la théorie des ÉQUIVALENTS. La notion d'équivalence, restreinte aux groupes de corps dont les fonctions sont les mêmes, présente une idée vraie, mais une idée incomplète, puisqu'elle ne nous fournit rien sur les combinaisons que peuvent former entre eux des corps appartenant à deux groupes différents. Les nombres proportionnels, au contraire, ont toute la valeur d'un fait ; ils expriment des valeurs numériques d'une grande importance, sans lesquelles tout système métallurgique ou chimique n'est impossible ; mais, réduits à eux-mêmes, ils n'indiquent aucune analogie entre les composés chimiques ; les formules qu'ils donnent se résument à exprimer la composition centésimale d'une substance d'une manière abrégée. Cet inconvénient a été instinctivement senti par les chimistes qui ont accepté et accepté encore la notation en nombres proportionnels, ou, comme ils disent improprement, en ÉQUIVALENTS ; aussi ces chimistes ont-ils instinctivement remplacé la composition des corps. L'oxyde de carbone contenant 6 de carbone et 8 d'oxygène, on l'écrivit CO, et l'on prit 6 pour le nombre proportionnel de carbone, ou 2/3, et 8 pour le nombre proportionnel de l'oxygène, ou 2, et l'on écrivit C₂O₃. On ne saurait donc dire que l'équivalence est devenue une fiction.

Pretons encore un exemple, le sesquioxide de fer. Cet oxyde renferme 18,66 de fer pour 8 d'oxygène, tandis que le protoxyde, qui est le plus simple, en renferme 28 du même métal. L'équivalent du fer déduit de la règle citée plus haut a été fait égal à 28, et la formule du sesquioxide est devenue Fe₂O₃. Si maintenant nous combinons

ÉQUIVALE adj. (é-ki-u-val-ve — du lat. *æquus*, égal, et de *valere*). Moll. Qui a les deux valves égales.

s. m. pl. Famille de mollusques brachiopodes, caractérisés par une coquille à deux valves égales, et comprenant le seul genre lingule.

ÉQUIVOQUE adj. (é-ki-vo-ke — du lat. *æquus*, égal; *vox*, voix, sens des mots). Qui peut être interprété de plusieurs manières, qui a plusieurs sens: *Un mot équivoque. Une phrase équivoque. Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques.* (Volt.) *La plupart des idées réalistes ont pour prémisses des mots équivoques.* (B. Haureau.)

Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

« Incertain, qu'il est impossible d'affirmer dans un sens plutôt que dans un autre; dont on ne peut déterminer la nature: *Le temps est équivoque, on ne peut dire qu'il est mauvais ni qu'il est beau. Cette maladie offre des signes si équivoques qu'on n'a pu encore la nommer.* Les situations équivoques sont les pires. (Guizot.) *La finesse est une qualité équivoque, placée entre le vice et la vertu.* (Héreau.) *Douteux, dont on ne peut affirmer l'existence: Il fait me paraît équivoque, bien qu'il soit donné comme certain. Cette nouvelle est très-équivoque. Sa sincérité me paraît équivoque. Sans la droiture et l'innocence des mœurs, tous les talents ne forment plus qu'un mérite équivoque, bien qu'il soit misé en œuvre.* (Mass.) *D'une sincérité douteuse: Les plus grands compliments sont les plus équivoques. L'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque.* (Mass.)

Fig. Suspect, dont il est difficile de dire du bien ou du mal; qu'il ne convient pas de se fier: *Les gouvernements jésuites forment toujours des alliés équivoques.* (J. de Maistre.)

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque. Et rare en son espèce étrangement nous choque? (Boscan.)

« Qui manque d'une certaine netteté de situation, qui est un peu suspect sous le rapport de l'honorabilité: *Une réputation équivoque. Sa naissance est un peu équivoque; sa mère était de la main gauche.* (Mme de Sévigné.)

« Littér. *Rime équivoque*, Petite pièce de poésie dans laquelle le mot ou les mots de la fin de chaque vers sont répétés à la fin du vers consonnant, mais avec un sens différent; en voici un exemple: Contre un public ignare on pousse des cris vains: Il fait de sots lecteurs à nos écrits vains.

« On dit aussi RIME HOMONYME.

— **Syn.** ÉQUIVOQUE, AMBIGU, AMPHIBOLOGIQUE, LONCHE. V. AMBIGU.

— **Antonymes.** CATÉGORIQUE, CLAIR, DISTINCT, NET, POSITIF, PRÉCIS.

ÉQUIVOQUE s. f. (é-ki-vo-ke — rad. *équivoque* adj.). Sens équivoque; paroles équivoques: *L'équivoque a été la mère de la plupart des nos sottises.* (Volt.) *En histoire, en morale, en jurisprudence, en médecine, mais surtout en théologie, gardez-vous des équivoques.* (Volt.) *C'est une équivoque qui a contribué à décréditer le génie éminent des philosophes de l'autre siècle.* (De Bonald.) *Il dev de mots, calembour: Les allusions et les équivoques ne valent rien quand on les donne pour bonnes; mais elles sont bonnes quand on les donne pour ne valoir rien.* (Ménage.)

« On nous applaudissons la plus plate équivoque, d'un trait joyeux et franc notre bon sens se choque. C. DELAVIGNY.

« Double sens grossier, offensant au déshonneur: *Se permettre de honteuses équivoques.* Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes. Dont on vient faire insulter à la pudeur des femmes. MOLÈRE.

— Défaut d'accord provenant d'un défaut d'entente: *Il n'y a pas d'équivoque entre nous; nous nous entendons à merveille.*

« B.-arts. Effet indéfini produit par le défaut de parti pris, d'intention nette et déterminée dans les moyens: *Il y a dans le dessin et dans la couleur de cette composition une équivoque qui désorienté le spectateur.*

— **Syn.** ÉQUIVOQUE, AMBIGUË, AMPHIBOLOGIE, DOUBLE SENS. V. AMBIGUË.

— **Encycl.** Le mot *équivoque*, remplissant consciencieusement son rôle jusqu'au bout, a été pendant longtemps d'un genre douteux; aussi Boileau, dans sa haine de l'ambiguïté, s'est-il insurgé contre lui:

« Du langage français bizarre hermaphrodite, De quel genre te faire, équivoque maudite, Ou mauditi? car sans peine aux rimeurs basardeux L'usage encoir, je crois, t'a mis le choix des deux. Tu ne me réponds rien? Sors d'ici, fourbe insigne, Mâle aussi dangereux que femme maligne, Qui crois rendre innocents les discours imposteurs; Tourment des écrivains, juste effort des lecteurs, Par qui, de mots confus sans cesse embarrassés, Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée. Laisse-moi, va charmer de tes vains agréments Les yeux faux et gâtés de tes louches amants, Et ne viens point ici de ton ombre grossière Envelopper mon style, ami de la lumière.

Aujourd'hui, cette *équivoque* de l'*équivoque* a enfin disparu; ce n'est plus un *malin danger*, c'est bien une *femelle malin*. Mais si son état civil est éclairci, il n'est plus de ces expressions une ressemblance trop frappante avec *désavantage* et *déplaisir*, y introduit une légère teinte de raillerie de mauvais goût. Il est infiniment plus simple de dire: *Le plus grand avantage, le plus grand plaisir*; de cette manière, il n'y a pas d'*équivoque* possible.

Il existe en français une tournure assez fréquemment employée et qu'on devrait bien bannir de la langue, à cause du sens *équivoque* qu'elle présente à chaque instant; c'est la locution *rien moins que*. *Cet homme n'est rien moins que votre bienfaiteur* signifie également: *Cet homme est votre bienfaiteur*, et: *Cet homme n'est, pas le moins du monde votre bienfaiteur*. Sans doute, le reste de la phrase, ce qui suit ou ce qui précède, précise souvent la signification positive ou négative de l'expression; mais il arrive souvent aussi que cette précision reste dans le vague et dégénère en *équivoque*.

Un personnage briguant un emploi assez élevé demande quelques renseignements à l'un de ses amis au sujet d'un compétiteur qu'on lui avait signalé: « Vous sachez, répond l'ami en question, que M. X... est rien moins que votre concurrent. » Notre personnage interprète cette réponse sibylline à la manière de Pyrrhus, croit qu'il n'a rien à lui qui devrait être clair et fait aucune démarche pressante. L'emploi désiré est donné à son concurrent. Notre homme écrit alors une lettre pleine de reproches furieux à son ami, qui lui répond: « Je ne comprends pas votre colère. Ne vous avais-je pas dit formellement que M. X... était votre concurrent? De quoi vous plaigniez-vous donc? Je n'en puis plus.

Le meilleur moyen d'éviter l'*équivoque* est d'être rigoureux dans le choix des mots, de manière qu'il n'y ait aucun doute possible sur leur véritable signification. « Faute de définir les termes, dit Voltaire, faute surtout de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, sont obscures comme des logophores. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le mot *équivoque*. » Les mots *équivoques* se différencient par les plaidoiries, les aveux et les juges. *L'équivoque*, fondée tantôt sur l'ambiguïté, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une expression à double sens, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

Aio te, Baccha, Romanos vincere posse.

amphibologie au moyen de laquelle on peut traduire également bien: « Je te dis, fils de ta mère, que tu ne vaincra pas les Romains; » « Je te dis, fils d'Éaque, que les Romains peuvent te vaincre. » Pyrrhus s'attribua naturellement le premier sens, et l'événement parut d'abord justifier sa vanité; mais la suite de l'événement prouva que le second sens était le vrai. *L'équivoque* est une expression à double sens, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

« Quelqu'un, dit encore Voltaire, des sonnettes ont employé l'*équivoque* avec bien des dieux. Je ne sais quel tyran, ayant juré à un captif de ne pas le tuer, ordonna qu'on ne lui donnât pas à manger, disant qu'il lui avait promis de ne pas le faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. » C'est par une *équivoque* de ce genre que les Romains s'abstinrent de tenir leurs engagements envers les Carthaginois. Ceux-ci avaient stipulé que Carthage ne serait point détruite, ce qui n'empêcha pas les Romains de la raser de fond en comble, sous prétexte qu'ils avaient bien promis de conserver la cité, mais non la ville, les monuments, les maisons. Et ce terrible évêque de Sens, ne commettait-il pas une affreuse *équivoque* lorsqu'à la bataille de Bouvines il écrivait ses ennemis à coups de masse, parce que, dit-on, si l'église défend de répandre le sang de son semblable, elle ne défend pas de l'assommer? Ici, c'est l'*équivoque* jésuitique, mise en pratique longtemps avant la fondation de la célèbre société. On sait trop que la vérité de la patrie de l'*équivoque* est le jésuitisme; c'est là qu'elle prospère, qu'elle fleurit, qu'elle s'épanouit, qu'elle a presque un culte et des autels. *L'équivoque* était bannie du reste de la terre, on la retrouvait cichée dans le coin d'un sur la bouche d'un jésuite, ad majorem Dei gloriam, bien entendu.

L'équivoque est souvent le fruit de l'ignorance, de l'inattention, de la précipitation, plus souvent encore de la ruse et de la manœuvre. Elle est, dans les affaires, la plus terrible de toutes; est celle qui provient de la naïveté. Donnons-en un exemple, qui sera notre mot de la fin. Une louve, pourchassée par une meute de chiens, s'était réfugiée auprès d'un homme d'un chasseur trop adroit, tu du même coup la louve et la meunière, qui ne passait pas pour un ange de doucteur. « Ah! monsieur, dit le meunier au chasseur, vous avez tué la plus méchante bête du pays. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

Assurément, ici, on ne peut se méprendre à la véritable signification de la phrase, et cependant le rapprochement de mots des et *avantage*, *des* et *plaisirs*, qui donne à ces expressions une ressemblance trop frappante avec *désavantage* et *déplaisir*, y introduit une légère teinte de raillerie de mauvais goût. Il est infiniment plus simple de dire: *Le plus grand avantage, le plus grand plaisir*; de cette manière, il n'y a pas d'*équivoque* possible.

Il existe en français une tournure assez fréquemment employée et qu'on devrait bien bannir de la langue, à cause du sens *équivoque* qu'elle présente à chaque instant; c'est la locution *rien moins que*. *Cet homme n'est rien moins que votre bienfaiteur* signifie également: *Cet homme est votre bienfaiteur*, et: *Cet homme n'est, pas le moins du monde votre bienfaiteur*. Sans doute, le reste de la phrase, ce qui suit ou ce qui précède, précise souvent la signification positive ou négative de l'expression; mais il arrive souvent aussi que cette précision reste dans le vague et dégénère en *équivoque*.

Un personnage briguant un emploi assez élevé demande quelques renseignements à l'un de ses amis au sujet d'un compétiteur qu'on lui avait signalé: « Vous sachez, répond l'ami en question, que M. X... est rien moins que votre concurrent. » Notre personnage interprète cette réponse sibylline à la manière de Pyrrhus, croit qu'il n'a rien à lui qui devrait être clair et fait aucune démarche pressante. L'emploi désiré est donné à son concurrent. Notre homme écrit alors une lettre pleine de reproches furieux à son ami, qui lui répond: « Je ne comprends pas votre colère. Ne vous avais-je pas dit formellement que M. X... était votre concurrent? De quoi vous plaigniez-vous donc? Je n'en puis plus.

Le meilleur moyen d'éviter l'*équivoque* est d'être rigoureux dans le choix des mots, de manière qu'il n'y ait aucun doute possible sur leur véritable signification. « Faute de définir les termes, dit Voltaire, faute surtout de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, sont obscures comme des logophores. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le mot *équivoque*. » Les mots *équivoques* se différencient par les plaidoiries, les aveux et les juges. *L'équivoque*, fondée tantôt sur l'ambiguïté, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

Aio te, Baccha, Romanos vincere posse.

amphibologie au moyen de laquelle on peut traduire également bien: « Je te dis, fils de ta mère, que tu ne vaincra pas les Romains; » « Je te dis, fils d'Éaque, que les Romains peuvent te vaincre. » Pyrrhus s'attribua naturellement le premier sens, et l'événement parut d'abord justifier sa vanité; mais la suite de l'événement prouva que le second sens était le vrai. *L'équivoque* est une expression à double sens, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

« Quelqu'un, dit encore Voltaire, des sonnettes ont employé l'*équivoque* avec bien des dieux. Je ne sais quel tyran, ayant juré à un captif de ne pas le tuer, ordonna qu'on ne lui donnât pas à manger, disant qu'il lui avait promis de ne pas le faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. » C'est par une *équivoque* de ce genre que les Romains s'abstinrent de tenir leurs engagements envers les Carthaginois. Ceux-ci avaient stipulé que Carthage ne serait point détruite, ce qui n'empêcha pas les Romains de la raser de fond en comble, sous prétexte qu'ils avaient bien promis de conserver la cité, mais non la ville, les monuments, les maisons. Et ce terrible évêque de Sens, ne commettait-il pas une affreuse *équivoque* lorsqu'à la bataille de Bouvines il écrivait ses ennemis à coups de masse, parce que, dit-on, si l'église défend de répandre le sang de son semblable, elle ne défend pas de l'assommer? Ici, c'est l'*équivoque* jésuitique, mise en pratique longtemps avant la fondation de la célèbre société. On sait trop que la vérité de la patrie de l'*équivoque* est le jésuitisme; c'est là qu'elle prospère, qu'elle fleurit, qu'elle s'épanouit, qu'elle a presque un culte et des autels. *L'équivoque* était bannie du reste de la terre, on la retrouvait cichée dans le coin d'un sur la bouche d'un jésuite, ad majorem Dei gloriam, bien entendu.

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

Assurément, ici, on ne peut se méprendre à la véritable signification de la phrase, et cependant le rapprochement de mots des et *avantage*, *des* et *plaisirs*, qui donne à ces expressions une ressemblance trop frappante avec *désavantage* et *déplaisir*, y introduit une légère teinte de raillerie de mauvais goût. Il est infiniment plus simple de dire: *Le plus grand avantage, le plus grand plaisir*; de cette manière, il n'y a pas d'*équivoque* possible.

Il existe en français une tournure assez fréquemment employée et qu'on devrait bien bannir de la langue, à cause du sens *équivoque* qu'elle présente à chaque instant; c'est la locution *rien moins que*. *Cet homme n'est rien moins que votre bienfaiteur* signifie également: *Cet homme est votre bienfaiteur*, et: *Cet homme n'est, pas le moins du monde votre bienfaiteur*. Sans doute, le reste de la phrase, ce qui suit ou ce qui précède, précise souvent la signification positive ou négative de l'expression; mais il arrive souvent aussi que cette précision reste dans le vague et dégénère en *équivoque*.

Un personnage briguant un emploi assez élevé demande quelques renseignements à l'un de ses amis au sujet d'un compétiteur qu'on lui avait signalé: « Vous sachez, répond l'ami en question, que M. X... est rien moins que votre concurrent. » Notre personnage interprète cette réponse sibylline à la manière de Pyrrhus, croit qu'il n'a rien à lui qui devrait être clair et fait aucune démarche pressante. L'emploi désiré est donné à son concurrent. Notre homme écrit alors une lettre pleine de reproches furieux à son ami, qui lui répond: « Je ne comprends pas votre colère. Ne vous avais-je pas dit formellement que M. X... était votre concurrent? De quoi vous plaigniez-vous donc? Je n'en puis plus.

Le meilleur moyen d'éviter l'*équivoque* est d'être rigoureux dans le choix des mots, de manière qu'il n'y ait aucun doute possible sur leur véritable signification. « Faute de définir les termes, dit Voltaire, faute surtout de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, sont obscures comme des logophores. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le mot *équivoque*. » Les mots *équivoques* se différencient par les plaidoiries, les aveux et les juges. *L'équivoque*, fondée tantôt sur l'ambiguïté, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

Aio te, Baccha, Romanos vincere posse.

amphibologie au moyen de laquelle on peut traduire également bien: « Je te dis, fils de ta mère, que tu ne vaincra pas les Romains; » « Je te dis, fils d'Éaque, que les Romains peuvent te vaincre. » Pyrrhus s'attribua naturellement le premier sens, et l'événement parut d'abord justifier sa vanité; mais la suite de l'événement prouva que le second sens était le vrai. *L'équivoque* est une expression à double sens, tantôt sur un jeu ou un abus de mots, tantôt sur une phrase enjambée, est tortillée et obscurcie à dessein, était la ressource favorite des oracles de l'antiquité. On connaît la réponse faite à Pyrrhus par un oracle qui consultait sur l'issue de la guerre qu'il se préparait à porter en Italie:

« Quelqu'un, dit encore Voltaire, des sonnettes ont employé l'*équivoque* avec bien des dieux. Je ne sais quel tyran, ayant juré à un captif de ne pas le tuer, ordonna qu'on ne lui donnât pas à manger, disant qu'il lui avait promis de ne pas le faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. » C'est par une *équivoque* de ce genre que les Romains s'abstinrent de tenir leurs engagements envers les Carthaginois. Ceux-ci avaient stipulé que Carthage ne serait point détruite, ce qui n'empêcha pas les Romains de la raser de fond en comble, sous prétexte qu'ils avaient bien promis de conserver la cité, mais non la ville, les monuments, les maisons. Et ce terrible évêque de Sens, ne commettait-il pas une affreuse *équivoque* lorsqu'à la bataille de Bouvines il écrivait ses ennemis à coups de masse, parce que, dit-on, si l'église défend de répandre le sang de son semblable, elle ne défend pas de l'assommer? Ici, c'est l'*équivoque* jésuitique, mise en pratique longtemps avant la fondation de la célèbre société. On sait trop que la vérité de la patrie de l'*équivoque* est le jésuitisme; c'est là qu'elle prospère, qu'elle fleurit, qu'elle s'épanouit, qu'elle a presque un culte et des autels. *L'équivoque* était bannie du reste de la terre, on la retrouvait cichée dans le coin d'un sur la bouche d'un jésuite, ad majorem Dei gloriam, bien entendu.

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent. »

« *L'équivoque* dans les phrases. Les phrases peuvent aussi devenir *équivoques* dans certains cas; par exemple, lorsque le rapprochement de certains mots semble, à la prononciation, exprimer autre chose que ce qu'on a en l'intention de dire. On peut, par exemple, s'entendre de dire, il en serait ainsi dans les phrases suivantes: « Je regarde votre amitié comme le plus grand des avantages que vous puissiez m'accorder. Le plus grand des plaisirs que vous puissiez me